Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 14 (1906)

Heft: 56

Artikel: Deux réformateurs catholiques au XIXe siècle, Bordas-Demoulin et Huet

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403658

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DEUX RÉFORMATEURS CATHOLIQUES
AU XIXe SIÈCLE,
BORDAS-DEMOULIN et HUET.

Parmi les voix nombreuses qui se sont élevées, du sein même du catholicisme, contre l'ultramontanisme romain, il faut citer Bordas-Demoulin et François Huet.

J.-B. Bordas-Demoulin est né en 1798, et mort en 1859; Fr. Huet est né en 1814, et mort en 1869. Bordas-Demoulin était donc de seize ans plus âgé que Huet. Tous deux consacrèrent leur vie à la science et particulièrement à la philosophie; les questions qui les attirèrent davantage furent les questions philosophico-religieuses. Chrétiens sincères et penseurs éminents, ils voulurent loyalement mettre d'accord leur foi et leur raison.

Bordas-Demoulin publia, de 1833 à 1856, des ouvrages remarquables, parmi lesquels je signalerai l'*Eloge de Pascal* (1842); *le Cartésianisme ou la véritable rénovation des sciences,* ouvrage couronné par l'Institut (1843); des *Mélanges philosophiques et religieux* (1846); les *Pouvoirs constitutifs de l'Eglise* (1855); et, en collaboration avec son ami Huet, des *Essais sur la réforme catholique* (1856). En 1861, parurent deux volumes d'*Œuvres posthumes*, avec une introduction et des notes de Huet.

Huet ne fut pas moins actif. On a de lui des *Recherches sur Henri de Gand, surnommé le Docteur solennel* (1838); des *Eléments de philosophie pure et appliquée* (1848); le *Règne social du Christianisme* (1853); une *Histoire de la vie et des ouvrages de Bordas-Demoulin* (1861), etc., et, comme œuvre posthume, *la Révolution philosophique au XIXe siècle.* Huet professa l'histoire à Paris, et de 1835 à 1850 la philosophie à Gand.

Malgré la grande similitude d'esprit et de cœur qui unissait ces deux amis, ils se différenciaient dans leurs écrits, Bordas-Demoulin par des termes plus vifs, par des néologismes hardis et pittoresques, par une humeur plus militante, Huet par un style plus calme et plus uniforme, par une exposition plus complète et d'un tissu plus serré, dans lequel nulle maille n'était brisée, enfin par une logique ferme, quelquefois indignée, mais toujours accompagnée d'une politesse irréprochable et d'une distinction parfaite.

Je professe pour l'un et l'autre une sincère admiration. Mais loin de moi la pensée de représenter toutes leurs opinions comme indiscutables. Si, dans toute l'humanité, il n'y a pas deux visages absolument semblables, il n'y a pas davantage deux esprits absolument identiques. Chacun a sa manière d'observer les choses, à son point de vue propre et sous un angle spécial. C'est ainsi que Bordas-Demoulin et Huet ont considéré Constantin le Grand comme un empereur malfaisant, qui a beaucoup nui à l'Eglise chrétienne en la protégeant; c'est de son règne qu'ils ont fait dater l'introduction de l'intolérance, de la domination, de la cupidité, du matérialisme et même du paganisme dans l'Eglise [1]). Comme eux, je reconnais certes tout le mal qui a été fait à l'Eglise par les courtisans payens mal convertis au christianisme, et par les évêques ambitieux, qui ont abusé de leur situation et de leurs privilèges pour répandre dans le clergé un faux esprit de domination hiérarchique; mais on doit convenir qu'il y a loin de ces abus à la prétendue corruption dont parlent les honorables écrivains; cette corruption ne s'est produite manifestement que plus tard. Question de mesure à discuter.

De même, je crois que Huet s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que le siège de Rome — qu'il distinguait d'ailleurs du pape même — était le centre de l'unité catholique [2]). Cette erreur montre, du moins, combien Huet était alors modéré, et quelle importance, par conséquent, on doit attacher à ses griefs contre le papisme et contre la cour de Rome.

Je crois aussi que Bordas-Demoulin s'est trompé, lorsqu'il a avancé que, lors de la rupture entre la papauté romaine et l'Orient orthodoxe, l'Eglise a été « réduite à l'Europe [3]). » Il

[1]) *Essais*, p. 153, 191, 196; *Œuvres posthumes* de B. D., T. II, p. 346.
[2]) *Essais*, p. 179. [3]) P. 182.

serait étrange, en effet, que l'Eglise d'Orient, en restant fidèle à sa foi primitive, eût été, par le seul fait de sa fidélité, retranchée de l'Eglise universelle, au bénéfice de l'Eglise prévaricatrice de Rome.

Je crois encore que Bordas-Demoulin s'est trompé, lorsqu'il a admis la transsubstantiation [1]). Evidemment, il n'avait pas étudié à fond certains points de la doctrine romaine, admis par lui de bonne foi, dès son enfance et aveuglément.

Mais passons. S'il est facile de prouver que ces deux écrivains ont erré dans quelques questions, il est clair qu'ils ne méritent que plus de créance, lorsqu'ils s'élèvent contre le système ultramontain et jésuitique, et lorsqu'ils réclament une réforme de l'Eglise.

Toutefois, avant d'exposer leurs griefs et leurs réclamations, je voudrais esquisser avec plus de précision leur physionomie intellectuelle et morale, analyser avec plus de netteté leur esprit et leurs idées, de manière à leur faire rendre par le public trop oublieux la justice qui leur est due.

I.

Bordas-Demoulin voulait défendre la foi, mais il voulait aussi sauvegarder les droits de la raison. Elles étaient à ses yeux deux amies, et non deux ennemies. « Je veux, disait-il, que la raison soit partout maîtresse; et pour qu'elle règne souverainement, je veux que la raison humaine, à l'aide de l'institution religieuse, s'unisse intérieurement à la raison divine, pour puiser dans son sein une vigueur et une force invincible [2]). »

Bordas-Demoulin acceptait et défendait bravement le beau mot d'*orthodoxie*. Il maintenait la notion du catholicisme dans tout son universalisme, et celle de l'Eglise comme société, contre ceux qui tentaient de réduire le catholicisme universel au simple particularisme romain, et l'Eglise entière à la seule hiérarchie. A côté du pape, il voyait les évêques, à côté des évêques les prêtres, à côté des prêtres les fidèles, dont il revendiquait chaleureusement les droits. « Tous, disait-il, sont également gouvernés, puisqu'ils se trouvent tous également obligés de recevoir ce qui a été décidé par tous; chacun exerce une autorité, et chacun se rend à l'autorité des autres [3]). »

---

[1]) *Ibid.*, P. 191. — [2]) *Ibid.*, p. 149-150. — [3]) *Ibid.*, p. 142.

« C'est toujours l'assentiment du corps qui communique aux décisions le caractère absolument obligatoire... Dans l'Eglise et spécialement pour le dogme, la règle soit dans les assemblées, soit hors des assemblées, ce n'est point la majorité, mais l'unanimité. Même au concile de Trente, si tristement asservi aux prétentions ultramontaines, les résolutions dogmatiques se prenaient à l'unanimité ; du moins c'était la règle approuvée par le pape lui-même : *definitiones, in quas Patres unanimi consensu conspirarent,* dit le cardinal Pallavicin. Un seul membre, que l'on croirait d'une bonne foi entière et d'une suffisante intelligence, pourrait longtemps suspendre les décisions. Les débats durent dans l'Eglise : la liberté, la charité, la vérité l'exigent. Souvent la minorité l'emporte et sauve la majorité même, on le vit à l'époque de l'arianisme. De plus, chaque catholique sait parfaitement à quoi il adhère, puisque le dépôt de la foi n'augmente ni ne diminue. Chaque membre de l'Eglise, comme l'Eglise entière, n'a d'autre droit que de rendre témoignage des vérités révélées; nul n'a le pouvoir de créer ou de proposer des vérités nouvelles. Que croyait-on hier, qu'a-t-on cru de tout temps sur tel ou tel point ? Il ne s'élève pas d'autres questions dans l'Eglise ; tout chrétien instruit peut y répondre. L'infaillibilité de l'Eglise n'est qu'une infaillibilité de témoignage, à laquelle peuvent et doivent concourir tous ses membres, selon la proportion d'autorité attachée à leur caractère [1]). »

Ainsi pensait Bordas-Demoulin, ainsi parlait Huet. Leur conception de l'Eglise universelle, de ses droits et de ses devoirs, de la manière dont se constate et s'explique le dogme chrétien, est parfaitement exacte. C'est l'ancienne doctrine catholique, doctrine si originale, si méconnue et si rare aujourd'hui, que je ne résiste pas au plaisir de citer cette belle page :

« Le pape a décrété le prétendu dogme de l'immaculée conception comme vérité de foi. Sous quelque forme ambitieuse que la cour de Rome présente l'affaire, ce n'est encore jusque là que le jugement du pape, *ce n'est point le jugement de l'Eglise.* Si l'on veut, c'est une *proposition* faite à l'Eglise dispersée et toujours infaillible, par le premier des évêques. Là-dessus ses collègues dans l'épiscopat donnent des mandements.

---

[1]) *Ibid.,* p. 143-144.

S'ils agissent sans avoir consulté leurs Eglises, ils ne donnent aussi que leurs votes personnels. Réunis à celui du pape, ils forment le vote du *premier ordre* de l'Eglise universelle. Reste à connaître les votes des prêtres et ceux des laïques, *sans lesquels le décret n'a point force de loi.* Peu importe qu'on les demande ou non. On n'a besoin de la permission de personne pour faire son devoir, et c'en est un pour le catholique de rendre témoignage à la vérité. On vote par toute parole sérieuse ; on vote au foyer domestique, on vote dans un livre, dans un journal, aussi bien que dans un mandement ou dans une chaire. Autant de membres réels qui ne se réduisent pas eux-mêmes à l'état de brutes, autant de votes effectifs. L'Eglise de Dieu ne s'enferme dans aucune forme. Là où souffle l'esprit, là est la liberté. Pour moi, après un examen catholique, l'immaculée conception est une *erreur contre la foi*, et quiconque l'impose comme de foi *court au schisme et à l'hérésie.* Eh bien! voilà mon vote. Mes frères l'entendent, c'est assez. Le débat ne sera pas fermé demain. Avec le temps l'unanimité se forme et la vérité triomphe. Dans le cas d'une rupture définitive, *la portion en grand ou en petit nombre, qui a gardé la foi des apôtres, reste l'Eglise catholique*[1]. »

Cette page, en vérité, n'est-elle pas digne d'un Père de l'Eglise? Il n'en est pas dans Bossuet, que je sache, de plus limpide, de plus logique, ni de plus ferme.

Bordas-Demoulin, en particulier, s'est constitué défenseur du sacerdoce des laïques et de leurs droits dans l'Eglise. Ce qu'il a écrit sur cette question[2], est fort intéressant, et devrait être partout remis en lumière.

Huet se disait hautement catholique libéral, ce qui signifiait, à ses yeux, « catholique primitif, gallican, réformiste[3]. » Affranchi des sophismes répandus dans notre société par les jésuites de toute robe et de toute Eglise, il admirait l'Eglise constitutionnelle de 1790, si peu connue et si calomniée, et il regrettait vivement que le concordat l'eût anéantie, précisément au moment où elle « semblait destinée à conclure l'alliance définitive de la religion et de la liberté[4]. » Il répudiait, au

---

[1]) P. 145-146. Voir aussi p. 150-151.

[2]) *Défense des Pouvoirs constitutifs de l'Eglise,* L. II ; dans les *Œuvres posthumes*, T. II, p. 3 et suiv.

[3]) *Essais,* p. 153. — [4]) *Ibid.*, p. 12.

contraire, le moyen âge avec sa théocratie, la puissance temporelle des papes, non moins que l'inquisition, la Saint-Barthélemy et les apologies théocratiques de de Maistre et de de Bonald. Il considérait ces erreurs comme des restes de la société payenne [1]. « Les légions de martyrs, de saints, de philosophes, que nous offrent les premiers siècles, représentent, disait-il, l'idéal catholique plutôt que l'infernale légion des inquisiteurs, des bourreaux et de tous les fanatiques des âges de décadence [2]. » Aussi tenait-il le moyen âge pour un accident dans la vie du catholicisme, et espérait-il que cet accident ne serait « bientôt qu'un point [3]. » Il considérait l'école théocratique, avec son pharisaïsme, comme « une violente et audacieuse altération de l'Evangile [4]. » Il lui reprochait cette action politique du sacerdoce, qui a presque toujours été funeste [5]. Il s'élevait contre la nouvelle discipline, issue de la fraude des fausses décrétales et qui s'était établie sur les ruines du droit apostolique, en créant le despotisme, despotisme d'où était sorti l'inique tribunal de l'*Index* [6] : inique, car, disait-il, « une condamnation ourdie dans les ténèbres, sans citation, sans interrogatoire, sans aucune défense possible, et qui refuse de produire ses motifs, n'est pas un jugement, mais une diffamation [7] ».

Huet n'admettait dans l'Eglise « ni soumission aveugle, ni obéissance passive [8]. » Il en appelait au christianisme des premiers siècles. A ceux qui, comme M. Vacherot, attaquaient le christianisme, il répliquait que leurs attaques ne portaient pas, parce qu'elles ne frappaient qu'un faux christianisme, inventé par leurs préjugés ou par quelques fanatiques. Il distinguait avec raison « un catholicisme vrai et un catholicisme faux, un catholicisme chrétien et un catholicisme *payen* ».

« Le catholicisme faux et payen, disait-il, s'étale depuis plusieurs siècles au sommet de la hiérarchie ecclésiastique; il a enseveli le culte sous les superstitions, envahi les séminaires, corrompu la théologie; il parle en maître dans les chaires, il monopolise la publicité religieuse... Le catholicisme vrai repose incorruptible dans l'Evangile, dans les écrits des Pères, dans les monuments vénérables de la tradition. Mais qui va puiser aux sources la vérité catholique?.. On prend pour le

[1]) P. 133. — [2]) P. 134. — [3]) P. 137. — [4]) P. 156. — [5]) P. 155.
[6]) P. 174. — [7]) P. 175. — [8]) P. 136.

catholicisme, on s'obstine à combattre, comme à défendre sous ce nom, la somme des abus du catholicisme. Qui pourtant supporterait que l'on donnât les mitraillades de Lyon et les noyades de Nantes pour la définition de la Révolution française[1]?»

Huet, démocrate chrétien, gallican d'ancienne roche, partisan de la Révolution de 1789, mais non de ses abus, glorifiait hautement «le grand évêque, Henri Grégoire, l'éternel honneur de la révolution et du catholicisme, dont le nom, comme celui de l'héroïque Sérao, évêque de Potenza, restera le symbole de l'alliance de la foi chrétienne et de la république[2].» Il glorifiait également le savant et respectable abbé Sénac, le vigoureux adversaire des Châteaubriand et des Lamennais (dans leur première manière), des de Maistre et des de Bonald. «Je n'accepte point, disait-il en 1855, la qualification de néo-chrétien, néo-catholique. Je laisse ce titre à ceux qui, au dix-neuvième siècle, fabriquent des dogmes nouveaux, et qui imposent à la crédulité des admirateurs du moyen âge des erreurs que le moyen âge lui-même avait repoussées. Je suis ici avec les *vieux chrétiens*, dont il reste encore de la semence; témoin le noble et courageux abbé Laborde, mort dernièrement à l'hôpital, martyr de ses convictions[3].»

Tels furent Bordas-Demoulin et Huet, dans la simplicité de leur vie et la loyauté de leur cœur. Je dois maintenant les caractériser comme réformateurs: car, s'ils n'ont pas essayé d'organiser une Eglise qui se rattachât à l'ancienne, s'ils ne se sont pas crus appelés à entrer dans les détails pratiques d'une telle organisation, cependant ils ont prêché à leur manière, comme laïques éloquents et courageux, la *Réforme catholique,* réforme consciencieuse et austère, dont ils ont indiqué l'esprit dans l'Avertissement de leur volume *sur la Réforme catholique.* Leur plus cher vœu était qu'il se formât «un nouveau peuple catholique, ayant pour loi l'Evangile, au lieu du jésuitisme, qui est la loi du peuple actuel». Ce nouveau peuple, qui devait repousser tout despotisme et toute superstition, et gouverner l'Eglise avec le concours de tous ses membres, ils le considéraient comme existant déjà, germant, comptant en plusieurs pays des laïques et quelques prêtres, qui se multiplieraient avec rapidité. Ce vœu, cet espoir, ce projet, cette réforme, sont très intéressants à étudier.

---

[1]) P. 140. — [2]) P. 136. — [3]) P. 138.

Voyons d'abord comment nos deux réformateurs ont constaté le mal et la décadence dans l'Eglise, ensuite l'espoir qu'ils ont conçu d'une guérison et d'une rénovation, enfin quels remèdes ils ont proposés pour atteindre ce but.

II.

Bordas-Demoulin et Huet ont constaté la décadence de l'Eglise sur cinq points d'une incontestable gravité. Ils ont vu la déviation du clergé, l'altération de la foi par la proclamation de dogmes faux, la corruption de la piété par de nombreuses et déplorables superstitions, la destruction de la saine discipline et de la saine liberté, enfin le triomphe et la domination du jésuitisme sur l'Eglise même.

1° D'abord, *la déviation de la hiérarchie et du clergé.* — A une époque d'aplatissement moral comme la nôtre, époque où, sous prétexte de sainte obéissance, les fidèles trop timides permettent aux chefs ecclésiastiques l'exploitation de la religion et de l'Eglise, il faut d'autant plus admirer Bordas-Demoulin et Huet pour la sincérité et le courage, avec lesquels ils ont osé s'attaquer aux géants, aux colosses, aux idoles. Ni le pape, ni les évêques n'ont trouvé grâce devant eux. Loin de là. C'est le pape et les évêques qu'ils ont représentés comme les principaux coupables. Voici leurs propres expressions :

« Le débordement impétueux, sans limite, de la domination *papale* et *prélatale*, le délire de changer la foi et d'imposer l'hérésie, ouvrent les yeux, provoquent les résistances, et créent des adhérents et des ouvriers à la réforme fondamentale que l'Eglise demande [1]) . . . »

« C'est par le mélange du spirituel et du temporel que les papes ont envahi tous les droits du clergé. De ce que leur siège était à Rome, capitale de l'empire, ils se sont persuadés qu'ils devaient avoir dans l'Eglise l'autorité illimitée que les empereurs possédaient dans l'Etat, et ils ont été sans cesse occupés à la forger, de même que les anciens Romains à subjuguer la terre [2]) . . . Ah! que la *satanacité papale, épiscopale, cléricale*, ne nous déconcerte point ; elle manifeste le plus bel ordre *dans le désordre le plus affreux* [3]) . . . »

---

[1]) P. VII. — [2]) P. 205. — [3]) P. 211.

En 1850, Bordas-Demoulin, dans une lettre publique à l'archevêque de Paris, faisait remarquer que le Christ avait été particulièrement sévère envers les Pharisiens et leur esprit de domination. « Toutes les autres fautes, disait-il, peuvent s'écouler en repentir, au lieu que la domination se repaît, s'enivre d'elle-même. Contemplez-la à cette heure. En donnant le spectacle d'écarts qui l'humilient jusqu'au centre de la terre, elle crie : — Moi, je suis l'Eglise ; moi, je suis l'organe infaillible du Très-Haut ; je n'ai à recevoir ni leçon, ni conseil de personne ; je n'admets point de concours intelligent, libre ; j'emploie des machines, j'agis sur des machines ; nul n'a de droit que moi, je suis le droit universel ; que le genre humain se taise, m'écoute parler et obéisse... — L'adoration persistante de soi n'est pas la seule énormité de ce vice. Une autre, c'est qu'il dévaste l'Eglise... La domination livre au Saint-Esprit une guerre à mort dans l'Eglise, s'efforçant d'y exterminer la charité ou fraternité, par l'exaltation de quelques membres à la toute-puissance et l'abaissement de tous les autres au néant. Cette domination, qui est l'antichristianisme, forme le second empire de l'antechrist. L'antechrist parut dans la synagogue et crucifia Jésus-Christ à son avènement religieux ; il paraît dans l'Eglise, et le crucifie à son avènement social... O Eglise, il t'a criblée de blessures ; il t'a inondée de paganisme de la tête au pied. On dirait de toi une immense et effroyable lèpre. Tu n'es plus qu'un objet d'horreur ou de pitié pour les générations qui passent. Elles détournent la tête de dégoût, ou la branlent de moquerie [1]). »

Ainsi donc, d'après Bordas-Demoulin, la papauté est une seconde synagogue, et le pape un second antechrist, qui crucifie de nouveau Jésus-Christ.

Bordas-Demoulin ne signale pas seulement le mal dans la papauté devenue antichrétienne, il le signale aussi dans l'épiscopat. Il déclare formellement à l'archevêque de Paris que « l'épiscopat, avec ses égarements, ne cesse de *poignarder* l'Eglise [2]) ». Il s'élève contre « l'ignorance et les folies prélatales [3]) ». Il affirme que « les évêques, infatigables paganisateurs de l'Eglise, sont la cause de l'aversion qu'elle inspire, et par conséquent ses premiers et véritables ennemis [4]) ». Il

---

[1]) P. 115-116. — [2]) P. 117. — [3]) P. 117. — [4]) P. 130.

les appelle «apôtres du mensonge[1])». Il leur reproche d'être «devenus, sous le fouet des jésuites, une bande de trafiquants des dogmes catholiques et un troupeau d'esclaves de la *cour romaine, ce comité-directeur de Satan sur la terre*[2])».

Après le pape et les évêques, les prêtres. Bordas-Demoulin tient ceux-ci pour moins coupables, il est vrai; mais cependant il se sent obligé de les condamner, eux aussi; de rappeler que S. Grégoire a donné à l'antechrist pour agent une armée de prêtres, et que Bossuet a exprimé la même pensée[3]). «Je ne sais, s'écrie-t-il, si, sur mille prêtres, il s'en rencontre *deux ou trois* qui refusent de suivre les évêques dans l'abîme. Comme dit S. Grégoire, «tous, depuis les moindres jusqu'aux plus considérables, s'accordent merveilleusement dans le mal avec Léviathan, ennemi de tout bien. C'est ainsi qu'ils ne sont divisés entre eux par nulle dispute, de sorte qu'ils ont d'autant plus de force contre les élus qu'ils sont tous d'accord pour les perdre.» Et Bordas-Demoulin ajoute, avec une franchise intrépide, que l'Eglise qui a parlé par la bouche de Pie IX, est l'Eglise de Satan[4]).

Hélas! les séminaires, ces pépinières du jeune clergé, sont aussi corrompus par une «instruction diabolique qui étouffe le sens évangélique[5])». Ce sont, ainsi que les Facultés françaises de théologie, des «repaires de paganisme[6])».

Bref, dit Huet, «la révélation est en péril. Par la *chute du pape et des évêques,* l'ennemi a enfoncé le premier rang de la phalange hiérarchique; il insulte, il menace l'Eglise, le pied posé sur le corps de ses chefs, que lui ont livrés la cupidité et l'ambition. Esclaves d'un arbitraire sans frein et plus encore de leur propre ignorance, les pasteurs du second ordre suivent obséquieusement; un petit nombre se contente de gémir en secret. Les laïques, pour la plupart, sont indifférents ou aveuglément soumis. Jamais pareil scandale n'avait affligé l'Eglise[7]).»

2. Donc, sur ce premier point, la déviation, je devrais dire la trahison, du clergé papiste, Bordas-Demoulin et Huet se sont exprimés avec une clarté de pensée et d'expression

---

[1]) P. 185. — [2]) *Œuvres posthumes* de Bordas-Demoulin, T. II, p. 423.
[3]) *Essais sur la Réforme catholique*, p. 199.
[4]) P. 200-201. — [5]) P. 118. — [6]) P. 129. — [7]) P. 601.

qui ne laisse rien à désirer. Ils n'ont pas été moins sincères en ce qui concerne *l'altération de la foi chrétienne et catholique par la proclamation de dogmes faux.*

Constatant d'abord que toujours le propre caractère de la foi catholique a été l'immutabilité, « marque éclatante d'une œuvre divine », et que cette immutabilité, cette vue fixe d'un immuable idéal, donne seule un but, des règles aux efforts successifs et aux progrès du genre humain [1]), Bordas-Demoulin et Huet constatent ensuite que l'Eglise romaine a varié, qu'elle a changé et altéré la vraie foi. « Aujourd'hui, disent-ils, *tous les évêques, le pape à la tête,* sans autre pression que le fanatisme de la domination, de l'esprit de parti et de l'ignorance, *se précipitent avec jubilation dans l'hérésie.* Pris de vertige, ils changent à jour fixe la foi des peuples; ils veulent que, sur un mot parti du Vatican, une opinion conçue dans les ténèbres du moyen âge, flétrie à sa naissance, qui n'aspirait d'abord qu'à être tolérée et ne cessa d'éprouver la contradiction, devienne tout à coup, au milieu du dix-neuvième siècle, un dogme authentiquement révélé de Dieu, enseigné à l'origine par les apôtres et conservé sans interruption dans l'Eglise. *Jamais se joua-t-on ainsi de la credulité du monde catholique?* Il importe de sonder la plaie de l'Eglise. En décrétant comme dogme une croyance inconnue à l'antiquité, le pape et les évêques *faussent la parole de Dieu* [2]). »

Bordas-Demoulin et Huet ont reproché aux théologiens papistes d'attaquer le spiritualisme, de nier la raison naturelle, de proscrire l'esprit d'examen, de transformer la foi chrétienne en une crédulité grossière, d'opprimer l'esprit humain sous le joug d'une implacable théocratie, de relever dans les livres et les journaux l'inquisition et les bûchers, de répandre le sensualisme dans le culte et dans le dogme. « Voilà, s'écrient-ils, ce qui empêche l'Eglise de revenir à son gouvernement primitif, si libéral, si saintement démocratique, et qui se trouverait si bien en harmonie avec l'esprit des temps nouveaux. On sait comment l'esprit payen de domination pervertit ce gouvernement fraternel, où, selon les règles apostoliques, toutes les magistratures doivent être conférées à l'élection, toutes les affaires conduites par la douceur et la persuasion [3]). »

---

[1]) P. 597-598. — [2]) P. 599. — [3]) P. 12.

Et ce qui est peut-être encore plus grave que l'altération du dogme et de la foi, c'est l'altération de l'esprit même du christianisme, qui est surtout un esprit de charité, et qui, dans l'Eglise papiste, devient de plus en plus un esprit de haine, de persécution, de calomnie, de jalousie, de lutte *per fas et nefas,* au mépris de toute sincérité et de toute loyauté[1]).

3. Après la corruption du clergé et du dogme, *la corruption de la piété par la superstition.*

Bordas-Demoulin et Huet étaient scandalisés « de l'idolâtrie de tant de pratiques, telles, par exemple, que celle des sacrés-cœurs; du polythéisme du faux culte des saints qu'on égale à Dieu, surtout la Vierge; de cette forêt de superstitions jaillissant du monachisme ou de l'abus des conseils évangéliques[2])». Ils voyaient en tout cela un nouveau paganisme.

Ils se sont élevés avec une vigueur toute particulière contre le marianisme en général et contre le prétendu dogme de l'immaculée conception. Ils ont blâmé le pape d'avoir, par la proclamation de ce faux dogme, surexcité encore davantage l'ardeur d'une « extravagante » dévotion, et d'avoir précipité les multitudes ignorantes du côté où elles penchaient, en renchérissant encore sur les inepties de la Salette et sur le matérialisme des sacrés-cœurs. « Nous avons un nouveau culte, ont-ils dit, comme nous avons des dogmes nouveaux, et le marianisme se substitue de toutes parts au christianisme. Digne pendant de ce culte sensuel, la morale des casuistes achève de remplacer la morale de l'Evangile[3]). » — « Chasser le Christ et le remplacer par la Vierge, voilà ce qu'on appelle honorer le Christ! Est-il possible de mieux prendre l'air de l'Agneau et de mieux déployer la rage du Dragon? L'expulsion de l'homme-Dieu et l'érection en médiatrice de la créature qui servit à former son humanité, sont l'inévitable suite et le couronnement parfait du pervertissement de l'institution chrétienne. L'antichristianisme coule à pleins bords dans l'Eglise[4]). »

Il m'est impossible — et je le regrette vivement — de ne pouvoir reproduire ici tous les textes si clairs, si fermes, dans lesquels ces deux hommes de Dieu ont fait ressortir le mal causé à l'Eglise et à la religion par la mariolâtrie moderne[5]).

---

[1]) P. 116. — [2]) P. 115. — [3]) P. 600. — [4]) P. 189-190.

[5]) Voir pp. 185, 202-203. Voir aussi un discours du P. Lavigne, prononcé en 1856 et cité dans les *Œuvres posthumes* de Bordas-Demoulin, T. II, p. 477-480.

L'abus des indulgences les a aussi scandalisés profondément. Ils ont flétri comme une extravagance l'invention du prétendu trésor des mérites des saints, trésor qui serait à la disposition du pape, et destiné, moyennant quelque pratique arbitraire, à solder pour les vivants et pour les morts la peine due au péché, et pour les vivants à payer le péché même [1]). Ils ont caractérisé les indulgences modernes, en disant qu'elles déjouent la pénitence et qu'elles se moquent de l'amendement des âmes. Ils ont fait remarquer avec un grand sens chrétien que «l'Eucharistie est réservée pour la communion et non pour l'adoration [2])». Ils ont signalé la bénédiction du saint-sacrement, telle qu'elle est pratiquée dans l'Eglise romaine actuelle, comme une cérémonie «profanatrice et superstitieuse». Ils ont demandé que l'on renversât dans les églises les autels *privilégiés;* que l'on en chassât les vendeuses et allumeuses de cierges; que l'on fermât toutes les boutiques établies dans l'intérieur des temples, où se vendent des récits de miracles, des médailles, des scapulaires, des bagues, des *agnus Dei* et mille petits objets dits de piété [3]).

4. Ce n'est pas tout. Ils ont été contraints d'avouer que la constitution chrétienne et catholique de l'Eglise a été violée; qu'à la place de l'autorité légitime règne aujourd'hui la tyrannie, et, avec la tyrannie, «le silence de la servitude [4])»; que le clergé poursuit avec acharnement la liberté, et se livre à une intolérance théocratique, qui est un reste de la politique juive et payenne [5]); que les libertés de l'Eglise sont renversées, les droits des prêtres et des laïques sont confisqués; que les évêques eux-mêmes, en prosternant aux pieds d'un homme le sacerdoce éternel, se sont forgé de leurs propres mains leurs propres chaînes; que le divin et libéral gouvernement de l'Eglise, revendiqué par nos pères sous le nom de gallicanisme, a été remplacé par l'absolutisme papal; qu'enfin «le despotisme et la bassesse, comme l'ignorance, apparaissent sans bornes [6])».

5. Enfin, qui a causé tous ces maux et accumulé toutes ces ruines? Le jésuitisme vainqueur. «Les éternels ennemis

---

[1]) P. 206. — [2]) P. 208-210. — [3]) P. 129. — [4]) P. 13. — [5]) P. 6 et 8. — [6]) P. 600-601.

de toute réforme, les protecteurs-nés et les gardiens assermentés des abus et des relâchements, les reprétentants de l'esprit antichrétien », en un mot les jésuites, ont consolidé leur domination ici-bas et scellé le pacte qui met la papauté à leur merci; ils ont pris possession de l'Eglise romaine[1]). C'est l'accomplissement de cette prophétie de S. Grégoire le Grand, d'après laquelle l'Eglise regorgera d' « hommes fins, adroits, fourbes, remplis de la science du monde, affectant une apparence de sainteté et faisant des œuvres d'iniquité, ayant une odeur assez douce et une lumière fort obscure[2]). »

Certes, après une telle analyse, après une description aussi précise des éléments corrupteurs de l'Eglise, on aurait pu se demander s'il ne fallait pas désespérer de l'avenir de l'Eglise même et du christianisme. Eh bien! non. Malgré leur immense douleur, malgré les larmes qui remplissaient leurs yeux, Bordas-Demoulin et Huet ont persisté à croire et à espérer: ils ont cru dans l'éternelle vérité enseignée par le Christ, et ils ont espéré dans sa puissance bienfaisante.

III.

« Nous savons, disaient-ils, que la vérité triomphera sur cette terre, où elle s'est incarnée: cela nous suffit[3]). » Bordas-Demoulin et Huet étaient convaincus du triomphe final du christianisme religieux et social, malgré les anathèmes des chefs du clergé. « Ses progrès, ajoutaient-ils, tiennent du prodige. Déjà il embrasse les deux mondes; il pèse sur les anciennes civilisations, et bientôt il les aura chassées de la terre. S'il paraît céder sur un point, c'est pour éclater plus puissant sur un autre. Il crée et il détruit, il triomphe de tout, et il ne s'arrêtera qu'après avoir renouvelé la face du globe[4]) ».

Le triomphe d'une cause vraie n'est qu'une affaire de temps. Un des maîtres de l'école doctrinaire a expliqué comment les (faux) dogmes finissent; un plus fort maître, le temps, révélera un jour comment les malentendus, les préventions et les préjugés finissent, et comment la vérité, reprenant sa splendeur première, reparaît dans sa pureté, comme dans sa force, pour le salut du monde et le triomphe même de la démocratie[5]).

---

[1]) P. 601. — [2]) P. 190. — [3]) P. 609. — [4]) P. 11. — [5]) P. 138.

L'espoir de Bordas-Demoulin et de Huet était fondé non seulement sur le sentiment profond qu'ils avaient de la vérité de leur cause, mais encore sur leur connaissance de l'histoire. En remontant le cours des siècles jusqu'aux origines de l'Eglise, ils apercevaient, à toutes les époques, des hommes de foi, qui avaient protesté, eux aussi, contre les abus, et qui, par leurs cris d'alarme, avaient empêché l'équipage de s'endormir et le navire de sombrer. Ce spectacle de la vérité sans cesse menacée par les uns et sans cesse défendue par les autres, les édifiait et les fortifiait. Leur isolement apparent n'était plus dès lors un isolement : ils comptaient dans le passé une foule d'amis, qui avaient pensé comme eux, aimé comme eux, souffert comme eux, pour Dieu et son Christ. « D'âge en âge, disaient-ils, se lèvent de vigoureux athlètes de la parole de Dieu, et de saintes ligues ne cessent de se reformer contre le désordre. Ce serait une belle et instructive histoire à tracer, que celle de cette opposition catholique, où se concentra plus d'une fois la vie de l'Eglise, et par laquelle l'intégrité de la foi a été préservée. Elle commence à S. Paul, quand il résiste en face au prince des apôtres, complice par faiblesse des chrétiens judaïsants... L'opposition orthodoxe fut toujours puissante en France; elle fit du gallicanisme le drapeau vénéré de la liberté religieuse, et sauva vingt fois le catholicisme des entreprises insensées de la cour de Rome. Elle compta dans ses rangs les S. Bernard, les S. Louis, les Gerson, les d'Ailly. De là sortirent les grandes tentatives religieuses de Constance et de Bâle [1]. »

Ainsi parlaient nos vaillants réformateurs.

Le présent même, malgré ses tristesses, les encourageait par les germes de réforme qu'il contenait. Ils entrevoyaient « un grand mouvement religieux, dont l'étendue et la puissance l'emporteront sur les mouvements politiques qui ont ébranlé notre âge [2] ». Ils pensaient que le régime de la liberté des cultes et de la presse ne pouvait finalement laisser debout que la vérité, et qu'en conséquence tous les faux cultes et toutes les corruptions du culte véritable s'anéantiraient tôt ou tard devant celui-ci [3]. Convaincus que la Révolution de 1789 a été l'avènement du christianisme social, et que la civilisa-

---

[1]) P. 603-604. — [2]) P. 610. — [3]) P. 198.

tion moderne, en dépaganisant l'humanité et le clergé, est le grand précurseur de l'Eglise [1]), et constatant, d'autre part, la marche sans cesse progressive de la Révolution et de la civilisation, ils ont salué à l'avance des jours meilleurs, la rédemption temporelle et le règne de Dieu sur la terre. « Ce règne fortuné, se sont-ils écriés, commence sous nos yeux, au milieu des épreuves, de la souffrance et des larmes. Cela donne un intérêt, une majesté sans égale à l'histoire de nos temps. Un malentendu fatal, triste héritage du passé, prolonge une transition douloureuse et retarde l'accomplissement des antiques promesses. Mais *l'issue de la lutte ne saurait être douteuse:* elle se terminera par la conversion du clergé au christianisme social, par la conversion des révolutionnaires au christianisme religieux. Alors l'astre de justice, perçant les nuages qui le couvrent encore, versera sur le monde la paix avec l'abondance de tous les biens: *orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis.* Nos malheurs, nos discordes, nos défaillances s'effacent devant ce glorieux avenir. Les oracles sacrés reçoivent leur entier accomplissement. Le christianisme apparaît dans sa grandeur universelle, embrassant le passé, le présent, l'avenir, remplissant la terre et le ciel, rachetant les corps et les âmes, apportant au genre humain le bonheur du temps avec le gage d'une éternelle félicité [2]). »

Donc, finalement, tout bien considéré, « l'histoire, prise non à la surface, mais dans ses profondeurs, nous donne raison comme la logique et le dogme. Mais c'est surtout vers l'avenir que nous reportons nos regards et nos espérances. Il appartient, cet avenir, aussi certainement au vrai catholicisme qu'à la démocratie.» « Je maintiens, affirmait Huet, que désormais, ils ne peuvent triompher l'un sans l'autre. Le catholicisme ne reprendra les formes libérales et démocratiques des premiers siècles, que dans une société renouvelée sur la base de la liberté et de la fraternité. La Révolution, à son tour, ses plus nobles fils le confessent, ne deviendra invincible que le jour où elle aura fait alliance avec le sentiment religieux [3]). » Donc l'Eglise vraiment chrétienne ne saurait périr, mais l'Eglise pervertie par l'esprit mauvais, l'Eglise devenue antichrétiennne, périra [4]). Et ce sera le salut de l'humanité.

---

[1]) P. 124-127. — [2]) P. 16. — [3]) P. 153-154. — [4]) P. 194.

Mais à quelles conditions s'opérera ce salut? Comment l'Eglise antichrétienne périra-t-elle? Par quels moyens l'union du christianisme et de la société moderne se consommera-t-elle? Quels remèdes donner à l'Eglise, pour la guérir des poisons dont elle n'a pas su se préserver? Questions graves, capitales, auxquelles Bordas-Demoulin et Huet ont répondu, sinon toujours avec exactitude, du moins avec sincérité et courage.

Si je me permets de faire une réserve et d'émettre un doute sur quelques-uns des moyens qu'ils ont proposés, c'est que je ne crois pas à la séparation des Eglises et des Etats comme à une panacée infaillible et universelle. Bordas-Demoulin et Huet ont pensé que cette séparation complète remettrait le clergé en contact avec le peuple; que le clergé reviendrait ainsi à la raison; et que le pape, en présence d'un tel état de choses, se contenterait d'être le premier magistrat d'une libre association religieuse [1]). Tel était encore leur rêve, leur illusion, en 1856.

Hélas! je dois avouer que j'ai perdu tout espoir sur la possibilité de la conversion de la papauté, et Huet, avant de mourir, l'avait aussi perdu. Il faut dire des papes ce qu'un pape a dit des jésuites: qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils cessent d'être, *sint ut sunt aut non sint.* Le système est devenu tel qu'ils sont absolument irréformables. Quand un ruit est gâté, il n'y a plus à discuter sur les moyens de le préserver et d'en faire un fruit succulent. La proclamation de l'infaillibilité du pape a mis le dernier sceau à l'œuvre de mensonge; revenir sur cette proclamation serait, de la part de la papauté, des jésuites et de toute l'Eglise romaine, un véritable suicide. Rome ne le sait que trop; aussi ne songe-t-elle aucunement à la rétractation en question. D'autre part, le papisme, comme toutes les autres erreurs, peut très bien se répandre et prospérer dans des Eglises libres et séparées de l'Etat. L'Amérique nous en fournit une preuve chaque jour plus éclatante. La liberté en ce monde peut malheureusement servir au mal comme au bien, au vrai comme au faux. Que de séparatistes restent papistes, et n'en sont même que de plus zélés partisans de leur système! Donc la séparation de l'Eglise et de l'Etat, quoi qu'en aient dit Bordas-Demoulin et

---

[1]) P. 13-14.

Huet, n'est nullement une garantie nécessaire, encore moins un moyen infaillible de réforme.

Mais, cette restriction faite, je ne puis qu'applaudir à la perspicacité avec laquelle, sur les autres points, nos deux réformateurs ont indiqué les mesures à prendre.

Loin d'avoir peur du mot *réforme,* ils l'ont prononcé avec énergie. Le drapeau qu'ils ont levé, est celui de la réforme catholique et du progrès religieux [1]), non d'une réforme de simple apparence et à l'eau de rose, mais d'une réforme radicale, plus radicale en particulier que celle de l'Eglise constitutionnelle de 1790. « Aux nouvelles et plus lamentables calamités de l'Eglise, ont-ils dit, *doit* répondre une nouvelle et *plus profonde* explosion de la force réformatrice catholique; il ne suffit plus de combattre le mal dans ses symptômes, il faut l'atteindre *à la racine.* La nouvelle hérésie doit servir de point de départ, et en quelque sorte de levier d'attaque *contre la masse séculaire des abus.* Comme elle renferme toutes les corruptions, elle conduit invinciblement à réclamer la réforme *radicale et complète.* Le temps ne souffre *ni concession ni délai.* Quelque hardie que puisse paraître la résolution de *résister au corps des premiers pasteurs,* les fidèles n'ont point le choix de leur conduite. Dans la cité de Dieu ne peut régner l'obéissance passive. Quand *l'attentat contre la révélation* est manifeste, se soumettre n'est plus obéissance, mais *apostasie et renoncement à la foi de Jésus-Christ* [2]). »

Sans doute Bordas-Demoulin et Huet n'entendaient pas par là se retirer de l'Eglise même: car ils plaçaient l'Eglise en dehors et au-dessus des atteintes et des défections du pape et des évêques. Donc, tout en restant dans l'Eglise catholique (qu'ils étaient loin de confondre avec l'Eglise de Rome), ils se séparaient du pape et des évêques prévaricateurs; ils engageaient les prêtres et les fidèles à discuter avec eux et contre eux, à leur démontrer leurs erreurs et à leur résister; ils voulaient une propagande intelligente, active, zélée. « C'est par propagande, affirmaient-ils, que l'Eglise catholique se réformera. Nous travaillons à répandre la foi pure. Quand elle aura conquis un assez grand nombre de personnes pour qu'elles influent sur la direction des affaires ecclésiastiques,

---

[1]) P. 151. — [2]) P. 604-605.

elles feront nommer de bons évêques; ces évêques supprimeront les abus, régénéreront l'Eglise, et alors les protestants, les déistes, les incrédules qui la fuient à cause de son pervertissement, la voyant dans sa beauté naturelle, reviendront à elle[1]. » — N'est-ce pas l'annonce de la réforme ancienne-catholique?

Précisons bien la pensée de nos deux éminents devanciers.

Avant tout, ils ont demandé la réforme par la diffusion de la vérité, par la propagation des saines doctrines chrétiennes. Ils ont engagé les vrais catholiques à rappeler et à répéter partout que l'Eglise catholique est supérieure non seulement au pape, mais au concile même; qu'en effet ce n'est pas le concile qui prononce en dernier ressort, mais l'Eglise, en acceptant, ou en rejetant, ou en modifiant les décrets du concile[2]; que la supériorité du pape sur l'Eglise et sur les puissances séculières est une erreur qui sape le christianisme et la constitution de l'Eglise[3]; que le pouvoir temporel du pape doit être combattu « comme l'obstacle à toute réforme orthodoxe[4] »; que le clergé attaché à Rome « s'acharne à plonger le monde et lui-même dans l'abîme »; que « cette fatale cour de Rome est le fléau de la religion, de l'Italie et du monde, la cause première de l'apostasie des peuples[5] ».

Huet, qui appelait le pape non pas son père, mais son « frère en J.-C. », glorifiait en particulier les chrétiens qui, dans ces jours d'abaissement et d'inexprimables misères, n'ont pas fléchi; qui n'ont point désespéré de l'Eglise, au milieu de l'obscurcissement sinistre du sanctuaire, au milieu des idolâtriques abus du culte romaniste, au milieu des saturnales de la théocratie et du despotisme[6].

Ainsi donc, Bordas-Demoulin et Huet demandaient la réforme d'abord par la remise en lumière des vrais principes catholiques, ensuite par la résistance contre la papauté hérétique. Ils n'en étaient plus ni au gallicanisme de Bossuet, qui leur paraissait « encrouté de scolastique[7] », ni à la constitution française de 1790. Ils voulaient qu'on « tâchât de *renverser* les évêques actuels et d'en *établir de bons*[8]. » Ils compre-

---

[1]) *Œuvres posthumes de B. D.*, T. II, p. 467-468.

[2]) *Ibid.*, p. 467; cf. p. 461 (correspondance de B. D. avec le Rev. Coxe, en 1853-54).

[3]) *Essais*, p. 182. — [4]) P. 177. — [5]) P. 179. — [6]) *Ibid.*

[7]) *Œuvres posth. de B. D.*, T. II, p. 455.

[8]) P. 458, lettre du 1er décembre 1855.

naient enfin qu'il ne pouvait y avoir de réforme et de salut que par une rupture, non une rupture avec l'Eglise universelle même, mais une rupture avec la partie prévaricatrice de l'Eglise. Et à qui la faute? A cette partie prévaricatrice, qui a altéré la foi par ses faux dogmes et ses faux préceptes.

Voici, sur ce point capital, leurs propres expressions: « Que si, après les débats canoniques que nous attendons, l'apostasie d'une partie de l'Eglise actuelle doit irrévocablement se consommer et le corps mystique du Christ être déchiré de nouveau, *la rupture ne sera jamais imputable aux amis de la vérité,* et ils pourront, du moins, se rendre le témoignage de ne l'avoir ni provoquée par d'hérétiques déclarations, ni précipitée par leur orgueil [1]). »

Donc, du moment que la papauté a mis les fidèles dans la nécessité de choisir entre leur fidélité à la foi chrétienne et l'acceptation de l'erreur, les fidèles n'ont pas à hésiter. S'ils ont des devoirs, ils ont aussi des droits. C'est à eux, plus raisonnables que le clergé, « de dissiper les erreurs et les superstitions, de dépaganiser l'enseignement, le culte et le gouvernement ecclésiastique [2]) ». C'est à eux de réparer la « défection » des chefs de la hiérarchie, de consoler l'Eglise et de réparer ses ruines. « Une sainte nécessité les contraint de prendre une part active à la vie et aux affaires de l'Eglise, et d'y exercer dans une juste limite des droits trop longtemps méconnus. Par l'excès même de l'oppression, ils rentrent dans leur dignité de membres de la cité sainte, de la nation des prêtres-rois [3]). »

Huet pressait en conséquence les simples fidèles de lancer contre le pape « l'anathème dont S. Paul commande d'accabler quiconque annonce un autre évangile [4]). » Il les pressait de se soulever tous contre les décrets hérétiques de la papauté, de les repousser et de les flétrir. Il les pressait de se réunir entre eux, de se joindre à de bons prêtres, de « tout faire ou tout préparer pour procurer à l'Eglise de dignes pasteurs », de répandre « les grandes et fécondes idées de la réforme catholique [5]) ».

Bordas-Demoulin et Huet désiraient ardemment l'union des Eglises chrétiennes; et, à cette fin, ils étaient disposés à remonter jusqu'au concile de Nicée et même jusqu'aux

---

[1]) *Essais,* p. 606. — [2]) P. 117. — [3]) P. 607. — [4]) P. 608. — [5]) P. 609.

temps apostoliques[1]). Ils faisaient appel aux protestants, non certes en les flattant, mais en leur faisant espérer de grands avantages religieux. « Ah ! s'écriaient-ils, si les protestants rentraient dans l'Eglise avec les lumières et l'esprit de liberté qui souvent les recommandent, alors un zèle généreux ne resterait plus stérile, et la réforme orthodoxe jaillirait des efforts combinés de tous les chrétiens. *Avec la réforme catholique,* les préjugés et les malentendus se dissipent; la philosophie cesse de renier l'Evangile, la Révolution se reconnaît chrétienne, la barrière du schisme tombe, l'Orient se relie à l'Occident, le mahométisme et l'idolâtrie disparaissent de la terre renouvelée, et l'unité religieuse se consomme par la réunion du judaïsme au christianisme[2]). »

Donc ils n'en appelaient pas seulement aux chrétiens, mais encore aux juifs. Ils voyaient dans ceux-ci, à l'exemple de Pascal, de Bossuet et de tant d'autres, les ancêtres spirituels des chrétiens, ancêtres, qui, d'après les livres des chrétiens mêmes, doivent finalement se rallier à l'œuvre chrétienne. Reprochant aux nations chrétiennes actuelles de repousser l'avènement social du Messie comme les Juifs ont repoussé son avènement religieux, ils conjuraient et les Juifs et les chrétiens de se confondre dans un commun repentir. Enfin, ils terminaient leur appel en ces termes: « Catholiques chrétiens, réformer l'Eglise et la réconcilier avec la moderne civilisation, c'est là qu'il faut tendre de toute son énergie; car c'est là qu'est l'avenir et le salut du monde[3]). »

Telle fut la pensée, telle fut l'espérance, tels furent les vœux de ces deux hommes de foi. En lisant leurs œuvres, on y entrevoit leur loyale et sympathique physionomie, on y sent battre leur noble cœur. Modestes, ils auraient voulu s'enfermer dans la discrétion de leur pensée et dans la solitude aimée des philosophes; mais, intrépides dans leur conviction d'honnêtes hommes et dans leur foi de chrétiens, ils ont parlé en apôtres, simplement pour faire leur devoir: « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. »

Que n'eussent-ils pas dit, que n'eussent-ils pas fait, s'ils eussent vu ce que nous avons vu et ce que nous voyons,

---

[1]) *Œuvres posth. de B. D.,* T. II, p. 464.
[2]) *Essais,* p. 611. — [3]) P. 612.

s'ils eussent entendu ce que nous avons entendu et ce que nous entendons depuis 1870! Leur âme se fût brisée de douleur; mais, dans cette douleur même, ils auraient puisé de nouvelles forces et un nouvel élan, pour infliger aux nouvelles prévarications du Vatican et des vaticanistes les stigmates de honte qu'elles méritent, et surtout pour dire à tous les vrais chrétiens, à quelque Eglise qu'ils appartinssent: Groupez-vous, unissez-vous, résistez à l'esprit du mal, luttez dans l'esprit de vérité, de charité et de force, et, après avoir fait votre devoir, attendez en paix et avec confiance l'heure de la victoire; votre armée est petite, mais votre cause est grande; vos forces sont faibles, mais l'amour de Dieu est infini et tout-puissant!

E. Michaud.